

Une nuit de contes autochtones et québécois :

rencontrer l'autre à travers une expérience
d'écriture orale

[CONFÉRENCE]

LOUISE PAGÉ, *professeure d'anthropologie au cégep de Bois-de-Boulogne*



Le conte, dans la littérature québécoise et étrangère, connaît une vague de popularité particulière ces dernières années; un bref coup d'œil au site du Festival interculturel du conte du Québec¹ vous donnera un aperçu de sa dimension internationale.

Au Québec, aux conteurs traditionnels des soirées d'antan, ont succédé des célébrités hautement médiatisées. Michel Faubert, Fred Pellerin et autres ont puisé, aux sources d'un répertoire folklorique riche et diversifié, l'inspiration qui alimente une œuvre qui assure du même coup la survie de cette littérature orale dans une forme nouvelle contem-

poraine. Festivals, récitals et cabarets offrent de plus en plus le conte en spectacles... Pour ma part, j'ai eu l'idée de faire « vivre » le conte, telle l'expérience originale qu'il fut, dans l'espoir d'y rencontrer l'autre.

Dans le cadre d'un cours sur la mythologie occidentale offert à l'intérieur du programme « Histoire et Civilisation » au collégial, une expérience de littérature orale « transculturelle » a été organisée et actualisée depuis les 5 dernières années, à titre d'activité complémentaire. La compétence à atteindre dans ce cours est de « démontrer l'importance du mythe dans la civilisation occidentale ». Pour y arriver, l'espace occidental a été découpé en espaces mythiques : les précurseurs, en l'occurrence la Mésopotamie, l'Égypte et la Perse, les mythologies grecques et romaines, la mythologie celtique insulaire, la mythologie nordique, la mythologie slave, la mythologie chrétienne et celle des Amériques. Cette dernière regroupe à la fois celle des peuples autochtones qui précèdent l'arrivée des Européens, celle des peuples autochtones rencontrés au moment de la Conquête, celle des peuples autochtones d'aujourd'hui et celle des peuples d'Amériques non autochtones. Partie à la découverte d'univers religieux anciens... j'ai rencontré une tradition orale très particulière, et ce à travers de puissantes leçons d'enculturation, d'acculturation et d'assimilation. Est-il dès lors possible de connaître l'autre à travers ces récits ? De la mythologie au conte, j'ai finalement trouvé une voie d'accès originale entre autochtones et Québécois.

¹ <http://www.festivalconte.qc.ca/index.html>

■ **De la mythologie...**

Les mythologies préchrétiennes mentionnées plus tôt relèvent, en règle générale, de la tradition orale, mais chez des peuples qui connaissent l'écriture. Nous devons donc distinguer ces peuples de ceux qui ne connaissent aucune forme écrite de culture. Ce fait nous amène à une approche particulière : d'une part, le pourquoi de l'« oralité » de ces récits et, d'autre part, le comment de leurs formes écrites qui ne nous sont parvenues que tardivement. Chez les peuples concernés le mythe est un récit qui ne peut s'écrire, parfois par interdictions légales comme chez certains Celtes, mais surtout par tradition à cause de son contenu et de son mode de transmission unique. Comme le conte, le mythe est avant tout une histoire. Pourquoi des histoires ? L'histoire a d'abord été une façon de conserver et de transmettre dans une société sans écriture, puis dans une société de tradition écrite, mais où tous ne savent pas écrire... ou lire. Une histoire est un récit qui se mémorise facilement de par sa structure : un début, une fin, des personnages, une intrigue. C'est aussi un récit qui se transporte aisément et se transmet habilement en s'ajustant aux conditions locales. Il existe de nombreuses versions de Cendrillon, même si ce sont les récits de Charles Perreault (1697) et des frères Grimm (1812) qui nous ont été transmis en Occident; certaines versions remontent à l'Antiquité. Les nuances qu'on y retrouve reflètent les mœurs de chaque lieu et de chaque époque.

Pourquoi des mythes ? Le mythe est une histoire qui est à la fois institution culturelle et fait social. On reconnaît au mythe une fonction cosmogonique, car on y traite de l'origine et de la structure du monde, et une fonction étiologique, car on y explique et justifie l'ordre des choses et des hommes, leur place dans le cosmos. À ce titre, le mythe est une merveilleuse leçon d'enculturation car il nous offre une lecture des cultures locales. Inscrit dans une pratique spirituelle, le mythe relève du sacré et, tout comme les religions, il rassure, aide à dominer ses peurs, à comprendre, à prescrire et à espérer.

Le mythe est narration parce qu'il raconte; il est initiation parce qu'il révèle; il est explication parce qu'il justifie les désirs et les besoins fondamentaux humains, les problèmes de l'existence et le sens du monde. À la différence de l'histoire usuelle, dans le mythe, l'intrigue n'est plus que le support du récit, voire un prétexte; elle n'en est nullement l'objet ou le but. Ce qui est fondamental est la disposition du support; l'intrigue serait tel le ciment qui retient les pierres d'un mur. Le mythe est un ensemble d'images qui se lient pour transmettre une leçon ou un message. Il se forme et se déforme en fonction de sa place dans le temps et dans l'espace, au fil des années, des conquêtes et des aléas du quotidien. L'analyse structurale du mythe par Claude Lévi-Strauss nous en fait une éloquente démonstration qui confirme la nature transculturelle de ces récits. Ici, les relations entre les termes comptent plus que les thèmes; pour lui, le mythe est un mode de pensée chargé de contrastes qui donnent sens au discours et qui renseignent sur la société et son environnement. Toutes analyses confondues, le mythe ramène au social : Georges Dumézil y distingue trois fonctions, celle des chefs (rois ou prêtres), des guerriers et des producteurs alimentaires; Branislav Malinowski soutient que le mythe dérive de la nécessité rituelle qui permet de justifier des pratiques qui assurent la

perpétuité de l'ordre social; Roland Barthes le relie à un processus social et idéologique; Mircea Éliade y voit l'expression d'une dimension religieuse de l'homme où ce dernier se mêle au sacré et à ses manifestations. Le mythe conserve toute la puissance de la tradition orale. Dans notre société d'écriture, la plume fixe et fige le récit. Par la voie orale, en s'adaptant constamment aux situations, le récit mythique se dote d'un fort pouvoir d'adaptation et de cohésion sociale. Les croyances et les valeurs partagées augmentent les liens entre les hommes. L'accord sur le symbole est un élément puissamment socialisant. Quoique non écrits à l'origine, nombre de mythes anciens nous ont cependant été transmis par l'écriture, mais celle des peuples conquérants, ce qui pose d'importants problèmes d'interprétation. Ainsi, les Celtes, conquis par les Romains au premier siècle de notre ère, vont continuer à pratiquer leur religion jusqu'à l'adoption officielle du christianisme en l'an 394. Les Romains seront les premiers à transcrire les mythes celtiques; mais les Romains sont des conquérants qui, d'une part, ne connaissent pas la culture celtique et qui, d'autre part, détestent les Celtes. Les Romains considèrent les Celtes comme non « civilisés ». La situation politique et les différences entre ces deux peuples les éloignent et attisent méfiance et ... racisme : ainsi, contrairement aux Romains, les troupes celtiques se lancent au combat avec courage certes, mais aussi avec désorganisation, les femmes participent aux combats, les Celtes ont les cheveux blonds; les légions romaines ont une puissante organisation militaire, les femmes ne livrent pas bataille, les Romains ont les cheveux noirs... Raesont les conquérants qui font l'éloge de la différence; il faudra donc s'attendre à ce que cette écriture soit quelque peu biaisée. Deux siècles après l'implantation du christianisme, des moines chrétiens irlandais transcriront à leur tour les mythes celtiques insulaires; du 8^e au 14^e siècle, c'est la prose du pays de Galles qui prend la relève pour la rédaction des derniers mythes celtiques. Même si plusieurs Celtes tentent de rester fidèles à leurs traditions, ces siècles de christianisme ont laissé des traces... De façon semblable, la mythologie nordique sera couchée sur papier par un érudit islandais, Snorri Sturluson, 300 ans après que la chrétienté se soit installée dans ces régions, modifiant de façon fondamentale des pratiques ancestrales... Le mythe devient leçon d'acculturation et d'assimilation.

■ **Au conte...**

Du mythe au conte, on conserve un récit de faits, d'aventures et de personnages magiques et imaginaires qui réfèrent à un passé souvent indéterminé; on conserve des fonctions éducatives, sécuritaires et initiatiques. Le conte reconforte, donne espoir et aide à gérer des sentiments MAIS sans expliquer les relations des hommes avec le divin et sans conférer au récit un critère de véracité essentielle. Dans le mythe comme dans le conte, la rationalité de la rigueur de la pensée est recherchée chez ceux qui racontent et non dans l'intrigue. Comme dans le mythe, il s'agit d'un niveau de langage qui s'articule sur d'autres niveaux de langage; l'histoire peut être complexe ou absurde, elle se doit d'enchaîner des idées qui ont un rapport symbolique avec le propos à révéler; les histoires de « Bonhomme 7 heures » rappelaient d'abord aux enfants de se coucher tôt.

Une approche cognitive de l'étude des contes nous amène à y percevoir la réalité sous l'angle des actions vécues. Les psychanalystes les associent à l'expression des angoisses de l'enfance.

Cataloguer les mythes et contes d'Amérique est en soi une entreprise colossale. Aujourd'hui, auprès des peuples autochtones, nous sommes en présence de l'une des plus vieilles traditions orales actuellement accessibles sur la planète. En effet, quoique la conquête de ces populations datent de 500 ans, cela est relativement tôt si on compare cette situation à celle des peuples celtiques, nordiques, slaves et autres dont la conquête remonte jusqu'à 2,000 ans et plus, et qui se noient dans l'univers chrétien des premiers siècles de notre ère. Ce qui favorise également cette transmission repose en partie sur le fait que les colonisateurs, en Amérique, à plusieurs reprises, ont isolé de nombreuses populations dans des réserves où l'on entrevoyait une extermination, ou du moins une assimilation, à court terme... Mais ces peuples ont survécu, et chez nombre d'entre eux une tradition orale s'est maintenue au niveau des mythes, des légendes et des contes avec un système de narrateurs sophistiqués, qui ont su bien illustrer la souplesse et la longévité de ces récits.

■ Une nuit de contes...

C'est à la suite de cette démarche intellectuelle que j'ai initié l'activité « nuit de contes ». Le conte m'est apparu comme une occasion exceptionnelle de permettre à des étudiants d'être en contact direct avec leur objet d'études, de le vivre... anthropologie oblige... Parce que ces récits vont bien au-delà des intrigues racontées et qu'ils nous révèlent des peuples, il y avait là un excellent moyen pour connaître les peuples autochtones du Québec, au-delà des stéréotypes racistes et des comptes-rendus épisodiques aux propos souvent catastrophiques que nous livrent les médias d'information. Au-delà d'une situation économique et sociale fort précaire, allait-il être possible de se rapprocher de la nature de ces cultures, d'amorcer une connaissance intrinsèque de ces peuples. Pour que le conte soit le plus fidèle à son propos original, il a fallu recréer un contexte qui se rapproche de son contexte initial. Ce contexte ce fut un lieu, un moment et des intervenants.

DES INTERVENANTS D'ABORD. Un conteur autochtone a accepté de travailler avec nous. Shal Malakesk Bacon, de Malioténam, nous a livré des contes innus pendant 4 ans; cette année c'est à Nicole Obomsawin, d'Odanak, que nous devons cette présence amérindienne. Parce qu'autochtones et Québécois ont évolué sur un même territoire depuis la Conquête, l'un et l'autre ont joué d'influences mutuelles. Le conte étant le récit qui appartient au peuple, j'ai pensé que cette prestation de contes pouvait être l'occasion d'une rencontre entre ces peuples. Au conteur autochtone s'est donc ajouté un, puis des, conteurs québécois. Cette rencontre allait permettre de concrétiser l'universalité de ce mode de narration dans son contenant et dans son contenu, et allait permettre une approche comparative du phénomène, approche qui allait aider à en saisir de multiples dimensions. Finalement, les histoires se ressemblent... ou plutôt, les hommes se ressemblent.

UN MOMENT. Traditionnellement les conteurs racontent leurs histoires le soir; lors de veillées festives, ou simplement au coin du feu, après la journée, pour se reposer, ou durant cet instant magique de calme qui précède le sommeil des petits et des grands. Alors il a été décidé que l'activité se déroulerait en soirée et de nuit, de 20 heures à 3 ou 4 heures du matin... et durant la nuit la nature des choses prend un autre ton. Un lunch servi vers 11 heures permet de ranimer l'auditoire; dans les circonstances, on offrira de la bannique, un potage à la citrouille, etc.

UN LIEU. Le lieu devait permettre d'offrir dépaysement et ambiance. Parce que l'idée était de dépasser l'intrigue et de démontrer que le conte pouvait aider à mieux connaître un peuple autochtone, le lieu fut d'abord un shaputuan, grande tente de rencontre chez les Innus. Sous la neige, au mois de mars, dans la forêt, à Rawdon, un shaputuan avait été aménagé pour la base touristique *Les aventures Makwa*. C'est donc sur un plancher de sapinage, autour d'un poêle à bois, qu'une vingtaine d'étudiants se sont faits conter des histoires. Par la suite, quand le shaputuan ne fut plus accessible, nous avons recherché un endroit qui soit typique; tour à tour ce fut une cabane à sucre traditionnelle, une vieille maison en bois et, cette année, ce fut à la *Maison des Cultures Amérindiennes*, au Mont-Saint-Hilaire, un musée régional dont la vocation est de faire connaître les cultures amérindiennes. Au fil des ans, la nuit de contes s'est structurée de manière à maximiser ses retombées. Aux contes amérindiens, on a ajouté de la danse traditionnelle.

L'Amérindien qu'on connaît peu nous apparaît soudainement sous un nouveau jour. L'écriture orale, le conte, nous aura permis de pénétrer son univers. À 4 heures du matin, toujours réunis dans une même salle, quand les conteurs se sont tus, quand on se glisse dans son sac de couchage, ce n'est pas le sommeil qui vient... ce sont les murmures de ces consciences éveillées qui s'entendent. Parmi quelques têtes endormies, d'autres prennent maintenant la parole; c'est un étudiant qui veut nous lire une lettre de Bukowski (*Correspondance 1958 – 1994*, de Charles Bukowski, chez Grasset), c'est un autre qui veut nous conter une histoire qu'il a écrite il y a un an et qui n'a jamais reçu auditoire, c'est un autre qui aimerait bien conter une histoire qui remonte à son enfance... tranquillement, on a pris possession de la nuit. Certains ne se coucheront pas, ils feront durer la nuit en parlant... et, aux premières lueurs de l'aube, il reste encore quelques irréductibles qui, de leurs palabres, ont vaincu les ténèbres. À 7 heures, tous plient bagage, enfilent un muffin et un café, et parlent et reparlent de cette nuit où ils ont appris, sur les autres, sur eux, et sur cette expérience réussie de rencontres interculturelles. Pour ce qui est de la cohésion sociale, l'activité sort évidemment grande gagnante.

Je vous souhaite une aussi bonne nuit !